

Mollat, Michel (1992) *Les explorateurs du XIII^e au XVI^e siècle*. Paris, Éditions du C.T.H.S., 257 p. (ISBN 2-7355-0251-1)

Jean-Pierre Boudineau

Volume 37, numéro 102, 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/022398ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/022398ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

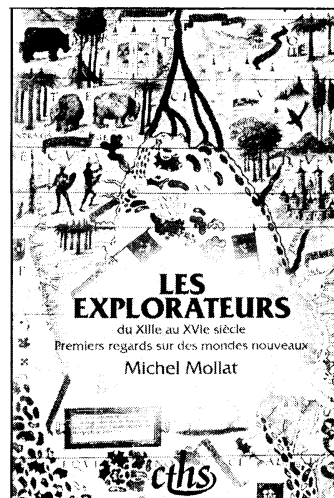
Boudineau, J.-P. (1993). Compte rendu de [Mollat, Michel (1992) *Les explorateurs du XIII^e au XVI^e siècle*. Paris, Éditions du C.T.H.S., 257 p. (ISBN 2-7355-0251-1)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 37(102), 606–608. <https://doi.org/10.7202/022398ar>

principal est géographe, un fait non banal, qui devrait normalement contribuer à une meilleure image des géographes physiques. Cet ouvrage est d'abord destiné aux étudiants et non aux seules bibliothèques. Son prix modique le met à la portée de tous. Aussi, est-il souhaité que le plus grand nombre d'étudiants l'acquière et le conservent longtemps. En cette période de faibles rendements, cet investissement vaut mieux que des bons du Trésor et des dividendes à la baisse.

Les étudiants en sciences de la Terre, en particulier en géographie, géologie, foresterie, biologie, agriculture, génie civil et environnement, ont désormais entre les mains un outil de qualité pour acquérir une partie des notions de base du métier auquel ils se destinent. Pour un, je suis fier de cette belle réalisation.

Jean-Claude Dionne
Département de géographie
Université Laval

MOLLAT, Michel (1992) *Les explorateurs du XIII^e au XVI^e siècle*. Paris, Éditions du C.T.H.S., 257 p. (ISBN 2-7355-0251-1)



Le livre de Michel Mollat, spécialiste d'histoire maritime, date de 1984. Sa réédition en format de poche en 1992 risque d'être submergée par l'escadre éditoriale des navires médiatiques, des nefs solides et documentées, mais aussi des pirates opportunistes et des barcasses rouillées. Ce serait dommage. L'ouvrage *Les explorateurs du XIII^e au XVI^e siècle* est un vaisseau hardi et nécessaire, à bord duquel nous retrouvons à la fois les capitaines portugais, les aventuriers vénitiens ou bretons, les premiers «reporters» européens, les payeurs du golfe de Guinée, les commerçants arabes, les missionnaires ou les interprètes malais et iroquois.

L'originalité et le grand intérêt des pages tiennent dans le sous-titre : *Premiers regards sur des mondes nouveaux*. Ce qui passionne Michel Mollat, c'est l'oeil du «découvreur» et celui du «découvert» lors de la première rencontre, sur des côtes

d'Afrique sans comptoirs; sur les îles et les estuaires du Nouveau Monde «avant l'Amérique», dans les steppes d'Asie avant les Cosaques.

Outre le regard des vedettes attendues, Marco Polo, Ibn Batutah, Colomb, Pigafetta, Cartier, entre autres, l'auteur fait partager la vision souvent plus spontanée et cocasse des frères mendiants au Tatarstan, d'aventuriers normands ou portugais méconnus. C'est à propos de Fernão Mendes Pinto, esclave à Moka, pirate à Malacca, bagnard sur la Grande Muraille, naufragé au Japon, jésuite à Goa, mémorialiste sur ses vieux jours, que Michel Mollat pose le mieux le sujet du livre : «l'affrontement de la différence chez les hommes et dans les choses qui conduit à observer, comprendre et finalement aimer [...] il appartient aux explorateurs d'être acculés à l'option entre le rejet et l'acceptation de l'autre».

Les multiples témoignages retenus ont en commun le regard de «ceux qui voyagent, pour voir le monde» (Vespucci), par «curiosité de savoir» ou «par soif de découvrir» (Las Casas à propos de Colomb). Au départ freinée par le respect des opinions des Anciens, encombrés des préjugés et mythes qui les poussent pourtant à partir (l'or dont «Dieu doit indiquer la source», l'or que l'on doit trouver «sous le soleil»), le Prêtre-Jean que l'on cherche en Asie comme en Guinée; le Fantastique tous azimuts (cyclopes, satyres velus, cannibales, «gens qui n'ont pas de fondement» que Cartier croit découvrir sur le Saint-Laurent...), cette capacité d'étonnement les mène de la surprise, de l'incrédulité à l'appropriation utilitaire : le ciel austral et sa Croix du Sud, le rôle des archipels comme étapes; l'étude des courants, des alizés, de la mousson, l'emprunt des remèdes indigènes (tisanes au sirop d'érable pour le scorbut des marins de Cartier); Verrazzano, visionnaire, repère un «site très agréable où n'importe quel navire à pleine charge remonterait jusqu'au fond de l'estuaire». Les voyages d'exploration, «ça sert à faire des projets» : la Nouvelle-Angoulême de Verrazzano deviendra New York.

Le même itinéraire se retrouve dans la rencontre entre l'Explorant et l'Exploré, partie finale et la plus riche de l'ouvrage. Après la crainte, la méfiance, l'étonnement (partagés), la curiosité d'ethnologue (description des peintures du corps, des vêtements, de la nourriture — tentée bien que rarement tentante —) l'utilitaire reprend vite le dessus : essayer de convertir les indigènes, mais aussi aller plus loin grâce à eux; la nécessité de se faire comprendre entraîne des rapt, l'éducation et le baptême à Lisbonne ou Séville, et donc ce rôle essentiel d'interprète joué au service de l'exploration (et plus tard, de la conquête). Ainsi, le premier à boucler le tour du monde n'est ni Magellan, ni El Cano, mais bel et bien Enrique, Malais ramené de Malacca à Lisbonne et qui désertera pour retrouver les siens après la traversée du Pacifique et la mort de Magellan, son maître, en mai 1521.

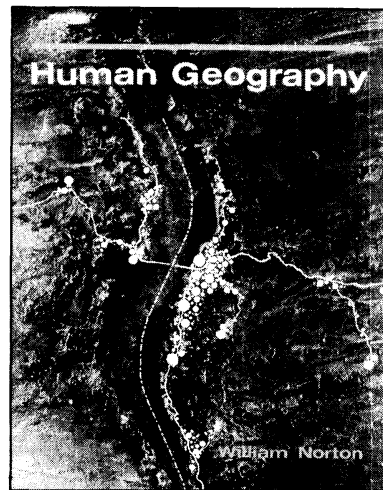
Ces premières rencontres peuvent déjà aller très loin : anthropophagie, dont le côté magique échappe visiblement aux découvreurs devenus cobayes, enlèvements; elles peuvent également aller aussi loin dans la curiosité intellectuelle : en 1259, le khan organise à Karakorum un fabuleux «colloque théologique interconfessionnel» entre bouddhistes, musulmans, nestoriens et catholiques. La conclusion du moine flamand Rubrouck, voyageur et «champion» chrétien est qu'après des discussions longues et orageuses, «tous burent copieusement». Géographie et tolérance!

Le livre se termine sur d'utiles éléments de chronologie et de bibliographie; deux index, des personnages cités et des peuples rencontrés. On regrette — mais le format l'explique — des cartes peu nombreuses et bien trop générales. L'absence d'iconographie nous permettra de renvoyer à un ouvrage plus illustré de Michel Mollat (avec J. Devisse) : *L'image du Noir dans l'Art Occidental*, tome II, Fribourg, Office du Livre, 1979.

Pour conclure, c'est un guide essentiel au bon globe-trotter. À lire en voyage!

Jean-Pierre Boudineau
Lycée du Mirail
Toulouse

NORTON, William (1992) *Human Geography*. Toronto, Oxford University Press, 370 p. (ISBN 0-19-540685-0)



L'auteur s'est fixé comme objectif la création d'un schéma de référence intellectuel. Il servira de base pour les enseignant(e)s qui n'auront qu'à y ajouter le contenu de la géographie humaine. Il se veut une introduction à tous les domaines de la géographie humaine, en privilégiant les concepts de l'espace et des lieux, et les phénomènes culturels et économiques. L'auteur ne privilégie aucune méthodologie et tente de maintenir une image d'une discipline.

Les trois premiers chapitres traitent de l'envergure de la discipline, son évolution et les différents courants de pensée géographique. Sont également introduits dans le troisième chapitre les concepts de région, de distance, de *pattern*, d'interaction, d'échelle (géographique, temporelle, sociale), de diffusion, de perception et de développement.

Afin de préparer l'étudiant à l'étude des phénomènes humains, l'auteur consacre son quatrième chapitre à la Terre, l'environnement des activités humaines, et son cinquième à l'évolution de sa population, aux concepts de base de l'analyse démographique et aux théories de croissance démographique. Le tiers du livre